

gatives, sans être encore exposé aux sévérités du gouvernement. Infliger au philosophe une peine infamante et capitale, c'est le condamner à la pusillanimité ou au silence ; c'est étouffer le génie ou le bannir ; c'est arrêter l'instruction nationale et le progrès des lumières.

Ces réflexions sont, dira-t-on, d'un homme qui a bien résolu de parler sans ménagement des personnes et des choses ; des personnes, à qui l'on n'ose guère s'adresser avec franchise ; des choses, sur lesquelles un écrivain doué d'un peu de sens ne pense ni ne s'exprime comme le vulgaire, et qui ne serait pas fâché d'échapper à la proscription. Cela se peut ; et quel mal y aurait-il à cela ? Cependant, quoi qu'il en puisse arriver, jamais je ne trahirai l'honorable cause de la liberté. Si je n'en recueillais que des malheurs, ce que je ne crois ni ne redoute, tant pis pour l'auteur de mon infortune. Pour un instant de ma durée dont il aurait disposé avec injustice et avec violence, il resterait détesté pendant sa vie. Son nom passerait aux siècles à venir couvert d'ignominie ; et cette sentence cruelle serait indépendante du peu de valeur, du peu de mérite de mes productions.

XIII.  
Philosophie.

Les arts utiles naissent des besoins mêmes de la société dans l'enfance de l'esprit humain. Les lettres sont les fruits de sa jeunesse. Filles de l'imagination qui aime la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent. Quand on s'est long-temps exercé sur les plaisirs des sens, la raison vient

avec la maturité des empires donner aux nations une certaine gravité. C'est l'âge des sciences exactes.

Aucun monument ne nous instruit de l'état où étaient ces connaissances dans les siècles les plus reculés. Il est raisonnable de penser qu'elles n'existaient pas encore, ou qu'elles se réduisaient à fort peu de chose. A cette époque il n'y avait point de lois, ou il n'y en avait que d'extrêmement imparfaites. Or, c'est uniquement des lois que peut naître la sécurité, qui engendre la curiosité, mère de la science.

Tout ce qu'il était permis de savoir alors en philosophie était regardé comme partie de la religion, dont les prêtres étaient partout les seuls dépositaires. Ils enveloppaient leur doctrine de symboles et d'allégories pour la rendre plus incompréhensible et plus vénérable aux peuples. Si, par une faveur particulière, ils initiaient quelque étranger à leurs mystères, c'était toujours sous la condition formelle du secret le plus inviolable.

Ces hommes si révéérés, et auxquels on accordait une foi entière, eussent-ils été tous laborieux et tous intelligens, ils n'auraient encore que peu avancé les lumières. Ce n'est que lorsqu'un grand nombre d'individus ont tourné leurs méditations vers le même objet, ce n'est que lorsqu'ils l'ont envisagé sous toutes les faces qu'il parvient à être connu.

Ajoutez qu'il n'existait point alors de communication entre le peu d'hommes qui auraient voulu s'adonner aux sciences ; que les connaissances de leurs concitoyens comme celles des étrangers étaient perdues pour eux ; que la ressource des voyages qui aurait pu les éclairer était lente , difficile et dangereuse : pesez bien ces observations , et vous resterez convaincu qu'après une longue suite de générations le globe n'était guère plus instruit qu'à son origine.

Les Grecs élevèrent l'espèce humaine à une dignité inconnue jusqu'à eux. Il se peut que la Phénicie leur ait enseigné la navigation et l'écriture. Il se peut qu'ils aient emprunté de la Syrie leurs divinités et la manière de les honorer. Il se peut que les Chaldéens aient été leurs guides en astronomie. Il se peut que la philosophie leur soit venue de l'Égypte. Ces conjectures de plus d'un écrivain reçoivent une grande force des fréquentes courses que les plus sages de cette nation faisaient dans ces contrées , alors les moins barbares du globe. Une vérité incontestable , c'est que , si cette brillante et ingénieuse nation eut des maîtres , elle les surpassa bientôt au point d'en faire perdre le souvenir.

Ce furent l'éloquence , la poésie , l'histoire , la peinture , la sculpture , l'architecture , tous les objets relatifs aux lettres et aux beaux-arts qui occupèrent d'abord les Grecs ; et ils s'y placèrent à une hauteur où aucun peuple n'a pu depuis

atteindre. Avec le temps leur attention se porta aux sciences naturelles. A cette époque heureuse tout paraissait favorable au développement de leurs facultés.

La Grèce n'avait plus à craindre d'être ravagée ou d'être envahie par les barbares. Les guerres que se faisaient quelquefois ses habitans n'étaient plus destructives de la société , et n'exposaient plus personne à la perte de sa liberté ou de sa fortune ; la modération était telle , qu'un vainqueur ne se serait pas permis d'abattre un trophée que ses ennemis auraient élevé pour perpétuer sa honte et leur gloire. Tout était rempli d'asiles si généralement respectés , que le parti le plus fort , quelque aigri qu'il fût , n'osait attaquer le plus faible dans ces sanctuaires.

Une sécurité entière n'était pas le seul avantage dont jouissait la Grèce. Elle comptait beaucoup d'esclaves , et peu d'hommes libres. Les mains d'aucun de ces citoyens n'étaient avilies par des occupations mécaniques. Tous se livraient aux plaisirs de l'esprit , auxquels leur fortuné climat les portait et les rendait propres. Ils étaient d'autant plus encouragés aux grandes compositions , que celui qui les produisait marchait l'égal du premier magistrat , du premier capitaine de la république.

Ce n'était pas tout ; la Grèce était partagée en une infinité de petits états. Chacune de ces faibles associations avait ses savans , ses philosophes , ses

artistes qui se disputaient la prééminence. Il régnait une grande jalousie entre elles, et cette rivalité accélérât encore le développement des talens et des lumières. Quels efforts ne fallait-il pas pour arracher des suffrages qui s'accordaient si difficilement !

Nous ne savons pas avec certitude ce que tant de moyens de succès avaient produit. La plupart des ouvrages qui roulaient sur les sciences naturelles ont été ensevelis dans la nuit des temps. La barbarie en a mutilé plusieurs. Égarés par une connaissance imparfaite de la langue ou par d'infidèles versions, nous jugeons trop légèrement ce qu'un heureux hasard nous a conservé. Peut-être nos descendans réformeront-ils nos jugemens, comme nous-mêmes nous avons été forcés de voir de vraies lumières où nos pères n'avaient vu que des ténèbres.

Cependant on ne s'éloignera pas de la vraisemblance en pensant que les Grecs ne furent pas fort avancés dans les sciences exactes. C'était une carrière nouvelle, ou presque nouvelle. On n'y marchait que d'un pas incertain et lent. Les bonnes méthodes n'étaient pas trouvées. Les faits manquaient. L'utilité de ces connaissances était trop éloignée pour frapper la multitude, et le gouvernement ne faisait point la dépense qui aurait pu hâter leurs progrès. Mais les écarts mêmes de ceux qui s'y livraient furent utiles à leurs successeurs. Ce n'est guère qu'après avoir parcouru l'immense

cercle des erreurs qu'on parvient à la vérité.

La conquête de la Grèce par les Romains n'aurait pas dû, ce semble, y arrêter le cours des lumières. Aux orages qui l'avaient trop souvent fatiguée succéda une paix de trois ou quatre siècles; et cette paix ne paraissait pas l'ouvrage de la servitude. Sous le règne des consuls, et mieux encore sous celui des empereurs, la soumission de ces faibles républiques fut plutôt une mouvance qui assurait la tranquillité qu'un asservissement à charge aux particuliers, et préjudiciable à la société. La plupart des villes se gouvernaient par leurs anciennes lois, et aucune ne gémissait sous ces braves et nombreuses légions qui contenaient, qui dépouillaient les autres provinces. Mais tel était le sentiment de la liberté dans ce peuple, qu'il se regarda comme dégradé aussitôt qu'il se vit dans la dépendance. Les idées de gloire qui l'avaient mû si vivement s'enfuirent loin de lui. Parmi ses citoyens éclairés plusieurs tombèrent dans une inaction entière. D'autres qui avaient conservé un peu d'énergie tentèrent de former ailleurs des écoles. Les plus ambitieux se rendirent chez leurs vainqueurs, dans l'espoir d'y établir les sciences.

Les premiers Romains furent des brigands obscurs et de hardis esclaves qui étaient parvenus à briser leurs chaînes. Un territoire trop resserré ne suffisant pas à la subsistance de ces aventuriers, ils franchirent leurs limites pour avoir

des vivres. Le pillage les conduisit à la conquête. Des voisins moins inquiets ou moins belliqueux devinrent successivement leurs sujets, et avec le temps l'Italie entière reconnut leur domination. Ce fut l'ouvrage de plusieurs siècles. Durant un si long période, Rome ne fut pas constamment heureuse; et plus d'une fois des ennemis victorieux conduisirent leurs armées au pied de ses murailles. Ce ne fut qu'après avoir risqué sa liberté qu'elle acquit l'empire. A ces époques orageuses, les membres de la république étaient tous soldats, et n'étaient que soldats. Ils ne connurent que l'art de la guerre.

Les idées de ces hommes remuans dûrent s'étendre lorsqu'ils eurent asservi les îles de la Méditerranée, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique et l'Asie; lorsque l'univers fut en quelque sorte devenu romain. Tranquilles sur leur conservation, ne trouvant même à un agrandissement déjà excessif que des obstacles faciles à surmonter, ils aspirèrent à une autre célébrité que celle que leur avaient donnée leurs exploits. Instruits par les Grecs, ils excellèrent dans l'éloquence, qui menait à tout dans leur république; ils excellèrent dans la poésie, qui les rendait agréables à leurs concitoyens devenus leurs maîtres; ils excellèrent dans l'histoire par le désir si naturel de faire passer leurs hauts faits à la postérité la plus reculée. Mais peu d'entre eux s'occupèrent des propriétés des corps célestes, du mouvement des planètes, de la nature des élé-

mens, de tout ce qu'on appelle sciences exactes; et aucun ne parvint à s'y faire un nom. Toujours occupés de guerres ou d'intrigues, unis pour conquérir la terre, ou divisés pour la partager, tourmentés du choix ou de l'expulsion des tyrans, ils ne connurent jamais ce repos favorable et nécessaire au développement de l'esprit humain.

Les meilleurs esprits se tournèrent vers la morale, que Socrate avait comme tirée du ciel, que Platon, son disciple favori, avait si fort embellie, et qui s'était partagée en sectes sous leurs successeurs. Toutes eurent des partisans à Rome; mais celle des stoïciens, mieux assortie aux circonstances, et peut-être au caractère national, eut le plus de vogue. Ce fut celle aussi dont la durée se prolongea davantage: elle ne s'éteignit qu'avec l'empire.

Une suite rarement interrompue de despotes imbécilles ou cruels, des dissensions fréquentes, l'indiscipline et la férocité des armées, des impôts ruineux, les brigandages multipliés des agens du gouvernement, un mépris décidé pour les peuples assujettis, l'abandon d'une capitale à laquelle le préjugé attachait le destin du monde; toutes ces causes, et d'autres peut-être, avaient préparé la révolution. Le plus étendu, le plus puissant, le plus majestueux des corps politiques que les hommes eussent jamais formés, s'affaiblit, chancela, et finit par tomber sous les coups redoublés d'une foule de nations inconnues jusqu'à cette époque

remarquable. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, toutes les provinces qui en Europe portaient le joug des Césars deviennent la proie de ces barbares, qui anéantissent le peu de connaissances qu'un gouvernement faible, corrompu et sanguinaire, n'avait pu détruire. On ne devine pas comment ces ténèbres auraient pu être un jour dissipées, si le germe des sciences ne se fût heureusement conservé à Alexandrie.

Cette grande cité fut bâtie par le héros de la Macédoine. A la mort du conquérant, elle passa avec le reste de l'Égypte sous le pouvoir de Ptolomée, un de ses meilleurs lieutenans. Le nouveau souverain aimait les sciences; ses descendans les aimèrent aussi, et ils jugèrent que les encouragemens qu'on leur accorderait donneraient de l'éclat à une domination encore assez obscure. Les naturels du pays n'avaient jamais eu les connaissances qui leur avaient été attribuées, ou la trace s'en était perdue; et ce fut une nécessité de les demander à des étrangers. Les Grecs étaient alors les seuls éclairés, et l'on appela ceux d'entre eux qui avaient le plus de réputation.

Si ces hommes célèbres n'avaient pas beaucoup avancé les lumières dans leur patrie, c'est que les secours leur avaient manqué. Mais, dès qu'ils purent compter sur une existence commode et agréable; dès qu'ils jouirent de l'estime, de la familiarité même de leurs bienfaiteurs; dès qu'ils furent en possession de vastes édifices pour tenir

leurs assemblées, de manuscrits nombreux, de relations exactes, de magnifiques observatoires, de tous les moyens nécessaires pour multiplier leurs expériences, alors on les vit se livrer aux plus profondes méditations, et ce ne fut pas sans fruit. Ils avancèrent la plupart des sciences; ils firent même d'importantes découvertes dans quelques-unes. De cette école sortit Euclide, cet Euclide qui posa les fondemens de toutes les connaissances mathématiques, et qui est encore notre instituteur; de cette école sortit aussi Ptolomée, ce Ptolomée dont les systèmes ont subjugué tous les esprits durant quatorze siècles.

Malheureusement cette grande fermentation dura trop peu. Ce n'est guère que sous un ciel temperé que le génie acquiert toute sa force. Près du pôle, il parvient rarement à son entier développement, et au voisinage de l'équateur la chaleur lui ôte beaucoup de son énergie. Aussi les Égyptiens profitèrent-ils peu des leçons qu'on leur donnait, et les Grecs eux-mêmes ne tardèrent pas à dégénérer. Après deux cents ans de travaux créateurs, tout se borna à enseigner, à éclaircir, à commenter ce qui avait été découvert dans de meilleurs temps. Alexandrie n'était plus qu'un dépôt important lorsque les Arabes brûlèrent cette bibliothèque si renommée. *Si ces livres sont conformes à l'Alcoran, dit le barbare Omar, ils sont inutiles; s'ils lui sont contraires, ils sont pernicious.* Avec ce précieux trésor disparurent les scien-

ces et ceux qui les cultivaient encore. Il ne resta plus rien d'une école qui avait subsisté deux ou trois siècles avec gloire, et six ou sept avec utilité.

Mais quels étaient donc ces Arabes si ennemis de toute lumière ? Ce fut un peuple jusqu'alors obscur, habitant d'une contrée aride, dénué de discipline et d'art, qui, sortant tout à coup de ses sables, subjuga en moins d'un siècle la moitié de l'Asie, toutes les côtes de l'Afrique; une partie de l'Europe vit couler sous ses lois le Gange et le Tage, et du centre de sa domination donna des ordres pour attaquer la Chine et conquérir la France. L'univers entier était menacé de ses fers, lorsque la politesse, la galanterie, la magnificence, s'introduisirent à la cour des califes, et passèrent de la capitale dans les provinces.

Ces mœurs nouvelles avaient disposé les conquérans à de nouveaux goûts. Ils regrettèrent ce qu'ils avaient perdu, et allèrent chercher à Alexandrie même le peu de connaissances qui pouvaient avoir échappé à leur première férocité. On leur vit aussi exiger d'un empereur de Constantinople qu'ils avaient vaincu une collection des meilleurs ouvrages qui avaient anciennement illustré la Grèce. Soit orgueil, soit attachement à d'anciens usages, les Arabes n'apprenaient jamais d'idiome étranger; et ce fut une nécessité de faire parler le leur aux écrits qu'ils adoptaient. Dans ces versions, confiées à des Juifs et à des chrétiens, disparurent les grâces des originaux, qui n'avaient que

l'agrément pour but, et fut trop souvent altéré le sens de ceux qui roulaient sur des matières de doctrine.

Dans le nombre de tant d'excellens modèles, plusieurs n'étaient pas à l'usage des disciples de Mahomet, et un génie particulier les écarta des autres. A quoi leur aurait servi l'éloquence sous un gouvernement où quelques versets de l'Alcoran terminaient les différends particuliers, où les intérêts publics n'étaient jamais discutés, où la volonté d'un seul était la loi suprême ? Leur indifférence pour les anciennes révolutions, leur mépris pour les peuples contemporains, leur donnaient du dégoût pour l'histoire. Ce que leurs poésies pouvaient avoir de grâce, de fraîcheur et de volupté, était défiguré par des plans extravagans, des idées bizarres et de folles images. Dans la carrière des lettres, leur plus grand succès fut dans les apologues et dans les contes. L'invention en était presque toujours heureuse, et la morale ordinairement piquante.

La religion des Arabes n'était pas favorable aux beaux-arts. Elle avait proscrit la peinture et la sculpture, comme deux sources intarissables d'idolâtrie. Aussi leurs maisons, aussi leurs temples n'offraient-ils ni tableaux, ni bas-reliefs, ni statues. Ils se passionnèrent pour l'architecture, qui ne fut pas chez eux, comme elle aurait dû l'être, une imitation belle et simple des proportions de la nature. Leur caprice leur tint lieu de règle. On